



Pour découvrir
le monde et ses cultures

Quand le Pacifique Nord était un « lac russe »...

Philippe Conrad

Historien. Directeur de séminaire au Collège Interarmées de Défense

Au moment où un bathyscaphe russe vient d'atteindre le fond de l'Océan Glacial Arctique – manifestant ainsi la volonté de la Russie nouvelle d'affirmer ce qu'elle considère comme ses droits sur les ressources des zones sous-marines prolongeant son territoire continental – il est opportun de rappeler que, dès le XIXe siècle, l'Empire des tsars, qui était généralement perçu comme une formidable puissance terrestre eurasiatique, se tournait vers les immenses espaces de l'Océan Pacifique. C'est à cette époque que furent menées à bien de grandes expéditions maritimes russes telles que celles de Krusenstern dans le Pacifique nord ou de Bellingshausen qui réalisa l'une des premières circumnavigations du continent antarctique. Les stations russes établies, jusqu'à hauteur de San Francisco, sur les côtes occidentales de l'Amérique du nord auraient pu constituer pour leur part les bases d'une véritable entreprise de colonisation mais l'histoire en décida autrement. La perception plus ou moins confuse de la nature « européenne » de la Russie des tsars a longtemps conduit à sous-estimer la dimension sibérienne, « asiatique » et pacifique de ce qui fut, lors de son apogée de la fin du XIXe siècle, le plus vaste empire du monde. Les Russes étaient pourtant présents sur les rivages de la mer d'Okhotsk et dans la péninsule kamtchadale avant que Pierre le Grand n'ait donné à ses États leur façade baltique et ce n'est qu'à l'issue d'une très lente progression, méthodiquement conduite au cours du XVIIIe siècle, que l'empire de Catherine II put prendre le contrôle des côtes septentrionales de la mer Noire. Contenus au nord et à l'ouest par les Suédois et les Polonais, au sud par la Turquie ottomane et la Perse séfévide, c'est vers les côtes de la mer Blanche et les immenses territoires à peu près vierges étendus au-delà de l'Oural que les Russes se tournèrent en priorité dès l'époque d'Ivan le Terrible, une fois assuré le contrôle du cours de la Volga et du débouché sur la Caspienne. La conquête de la Sibérie conduisit rapidement les Cosaques jusqu'aux steppes mongoles et aux portes du monde chinois en même temps que sur les rives de ce qui deviendra le détroit de Behring. De là, il était aisé de gagner les rivages américains du Pacifique nord, de prendre le contrôle des îles Aléoutiennes et de l'Alaska, de pousser vers Sakhaline et les Kouriles, de s'avancer vers les côtes de l'Oregon et jusqu'en Californie. De grands voyages d'exploration maritime confirmaient, au début du XIXe siècle, les ambitions des tsars dans les immensités océaniques révélées par Magellan trois siècles plus tôt et la mainmise sur l'Alaska, tout comme celle, éphémère, sur l'archipel des îles Hawaï montrèrent combien – sans le reflux entamé à la fin du deuxième tiers du siècle, marqué notamment par la vente, en 1867, de l'Alaska aux États-Unis – la géopolitique du Pacifique nord eût pu être bien différente au cours du siècle suivant.

Chevauchées et navigations cosaques

L'expansion de la Russie vers le Pacifique apparaît comme la poursuite naturelle de celle engagée au-delà de l'Oural à la fin du XVIe siècle. Dès 1567, deux atamans cosaques traversent la Sibérie et atteignent Pékin d'où ils ramènent de précieux renseignements à propos des immenses territoires étendus de l'Ob à l'Amour. Spécialisés dans le commerce des fourrures, les Stroganov, des marchands originaires de Novgorod qui s'étaient vu concéder en 1574 par le tsar Ivan IV le Terrible toute une partie de la Sibérie occidentale, font appel à une troupe de Cosaques du Don commandés par Yermak Timofeievitch pour briser la résistance du khan Koutchoum. À la tête de huit cents hommes disposant d'armes à feu, Yermak inflige plusieurs défaites aux guerriers du khan tatar, atteint le confluent du Tobol et de l'Irtych et remonte ce dernier fleuve pour aller s'emparer d'Isker, le camp retranché du chef indigène (octobre 1582). Faute de renforts suffisants,

les Cosaques ne peuvent se maintenir alors en Sibérie occidentale et la mort de Yermak (1584) entraîne l'évacuation temporaire du pays mais, dès 1587, des places fortes ou ostrogs sont établies à Tioumen et surtout à Tobolsk, au confluent de l'Irtych et du Tobol. La disparition de Koutchoum, survenue durant l'hiver 1598, entraîne la fin de la résistance indigène et permet l'installation définitive des Russes dans le pays de Mangaseia bientôt rebaptisé pays de Sibir – l'autre nom donné à Isker, la capitale du khan vaincu. Poussant toujours plus loin leurs reconnaissances, les Cosaques descendent le cours inférieur de l'Ob et soumettent rapidement les populations riveraines. Plus à l'est, les ostrogs d'Iénisséisk (en aval du confluent de l'Iénisséi et de l'Angara) et de Iakoutsk (sur la Léna) sont établis respectivement en 1619 et 1632. Coureurs de bois et trafiquants de peaux de zibelines peuvent encore avancer vers le nord et l'est, en direction de l'océan Glacial Arctique, de la future mer de Behring, de la mer d'Okhotsk et, au sud-est, vers le cours du fleuve Amour.

De la Léna au cap Djenev

Habiles à manœuvrer les kotchis qui leur tiennent lieu d'embarcations, les Cosaques remontent la Léna et son affluent l'Aldan pour gagner ainsi, par eau et par terre, les rives de l'Indighirka et de la Kolyma. D'autres descendent le cours de la Léna jusqu'à son embouchure et longent les rives de l'océan Glacial. En 1644, Mikhaïl Stadoukine passe l'hiver sur la Kolyma et apprend des Yakoutes et des Tchouktches qu'il rencontre l'existence d'un fleuve situé plus à l'est. C'est par mer qu'il tente de l'atteindre avec l'un de ses compagnons. Ils descendent la Kolyma jusqu'à l'océan et longent la côte vers l'est mais doivent faire demi-tour au bout de sept jours de navigation après avoir perdu l'une de leurs embarcations. Un peu plus tard, Fiodor Alexeiev est arrêté par l'obstacle de la banquise mais, en juin 1648, Semen Ivanovitch Dejnev parvient à atteindre la pointe orientale de l'Asie, devenue aujourd'hui le cap qui porte son nom. Les embarcations, poussées vers le large, dérivent vers le sud jusqu'aux rivages situés au-delà de l'embouchure de l'Anadyr, ce qui signifie que le Cosaque Dejnev a franchi alors, bien avant Behring, le passage reliant l'océan Glacial Arctique et l'océan Pacifique... Après avoir hiverné sur la côte, Dejnev remonte l'Anadyr et obtient la soumission des populations anaoules locales. En 1651, les Cosaques sont rejoints par une expédition venue par voie de terre depuis la Kolyma mais le rapport de Dejnev demeurera enfoui dans les dossiers entreposés à Iakoutsk et ce n'est qu'en 1736, c'est-à-dire douze ans après la première expédition de Behring, que le gouvernement de Saint-Pétersbourg en aura connaissance.

De la mer d'Okhotsk aux îles Kouriles

Plus au sud, l'ataman Dilmitri Kopylov a établi, dès 1639, un premier campement d'hiver sur le rivage de la mer d'Okhotsk et, en 1649, une expédition partie de Iakoutsk a fondé, à l'embouchure de la rivière Okhot, la ville d'Okhotsk. Au cœur de l'espace sibérien l'ataman Kolechnikov contourne par le nord l'immense lac Baïkal et fonde un ostrog sur l'Angara en 1646. Deux ans plus tard, le Cosaque Galkine soumet le pays des Toungouses. En direction du sud-est Vassili Poyarkov s'avance en 1643 vers le bassin de l'Amour qui semble pouvoir offrir des terres de colonisation. Il atteint l'embouchure du fleuve l'année suivante et remonte vers le nord en longeant, à la faveur du dégel, les côtes de la mer d'Okhotsk. Très éprouvée, l'expédition regagne finalement Iakoutsk en juin 1646, après avoir effectué trois hivernages. Après une première reconnaissance dans le bassin de l'Amour (1649-1650), Yeroïeï Khabarov s'empare d'Albazine, la « capitale » des indigènes « dauriens », bat les Achanes et met en déroute une troupe de plusieurs milliers de Chinois. Les fils du Ciel prennent cependant leur revanche en 1658 et chassent les envahisseurs de la vallée de l'Amour. Les Russes reprennent un temps Albazine mais la paix conclue à Nertchinsk en août 1689 entre le tsar et le souverain mandchou laisse la vallée de l'Amour aux Chinois. C'est donc plus au nord et par la voie maritime que les Russes devront poursuivre leur progression vers l'est.

Pendant ce temps, Vladimir Atlassov entreprend la reconnaissance du Kamtchatka où il sait pouvoir trouver des fourrures en abondance. Avec son lieutenant Louka Morosko et une troupe de

Cosaques et de Youkagirs, il gagne la chaîne de montagnes qui constitue l'épine dorsale de la péninsule en remontant depuis son embouchure le cours de la Penchina. Divisant ensuite son expédition, il longe lui-même la côte occidentale du pays – celle que baigne la mer d'Okhotsk – alors que Morosko suit, à l'est, celle du Pacifique. En juillet 1697, la « prise de possession » est « effective », après que les Russes se sont avancés vers le sud jusqu'à cinq journées de marche du cap Lopatka, extrémité méridionale de la péninsule. C'est là qu'ils entendent parler des îles Kouriles situées plus au sud. Dès 1705, l'un des successeurs d'Atlassov, Kolessov, fait édifier l'ostrog de Bolcheretsk, non loin de la pointe sud du Kamtchatka et contraint les indigènes à payer tribut sous forme de fourrures. Une révolte des autochtones est brisée par Atlassov, finalement victime d'une mutinerie des Cosaques placés sous ses ordres. Le pays connaît alors plusieurs années de confusion mais l'ordre est rétabli en 1712 et Kosyrevski peut prendre possession de deux des îles Kouriles. La route terrestre de la Kolyma au Kamtchatka demeurant peu sûre en raison de l'hostilité persistante des Koriaks et des Tchouktches, c'est en traversant la mer d'Okhotsk que Strahlenberg gagne la péninsule au cours de l'été 1716. En 1732, le capitaine Ivan Fiodorev aperçoit les côtes de l'Alaska mais son équipage, malade, l'oblige à repartir vers l'ouest, le privant ainsi d'une découverte dont la gloire reviendra à Behring. À cette date, les farouches Kamtchadales sont définitivement soumis pour cause de massacre à peu près général et la présence russe est solidement établie à la pointe extrême de l'Asie orientale où les chapelets insulaires des Kouriles au sud et des Aléoutiennes à l'est semblent propices à la mise en œuvre d'une nouvelle phase d'expansion. C'est dans ce contexte que trouvent leur place les voyages réalisés par Behring pour le compte de Pierre le Grand et de ses successeurs, Catherine Ière, Pierre II et Anne Ivanovna.

Vitus Behring et le passage du nord-est

C'est peu de temps avant sa disparition que le tsar remit à l'amiral Apraxine ses instructions à propos de la reconnaissance du Pacifique nord confiée à Vitus Behring, un officier de marine danois passé au service de la Russie. Parti en 1725, Behring traverse la Sibérie, descend la Léna jusqu'à Iakoutsk et gagne de là Okhotsk pour y prendre la mer en août 1727 et atteindre ainsi la côte sud-ouest du Kamtchatka. Après avoir fait construire un navire au cours du printemps 1728, l'explorateur lève l'ancre le 14 juillet et met le cap au nord. Le 10 août, il reconnaît une île baptisée Saint Laurent du nom du saint du jour et s'avance le 15 jusqu'à 67°18' de latitude nord, ce qui signifie qu'il a alors dépassé le détroit qui portera son nom et qu'avait franchi Dejnev soixante-dix ans plus tôt. Revenu sur la côte du Kamtchatka, Behring en repart en juin 1729 pour gagner Okhotsk et, de là, rallier en mars 1730 Saint-Pétersbourg qu'il avait quittée cinq ans plus tôt. Il reçoit dès 1732 la mission d'explorer de nouveau les mers riveraines du Kamtchatka pour savoir si les terres situées plus à l'est, dont on n'avait qu'une connaissance très vague, faisaient partie de l'Amérique ou si elles n'étaient que des îles intermédiaires entre les deux continents. On lui demande également d'effectuer des reconnaissances au sud, en direction du Japon, et de vérifier s'il existe un « passage du nord-est » dans l'océan Glacial. Celui qui avait reçu le grade de commandeur est accompagné du naturaliste Johann Georg Gmelin, de l'astronome-géographe Louis Delisle de La Croyère et de l'Allemand Friedrich Müller – qui redécouvra à Iakoutsk, en 1736, le rapport établi par Dejnev après sa reconnaissance du détroit séparant l'Asie de l'Amérique. Les préparatifs traînent, Gmelin renonce et c'est le naturaliste allemand Georg Wilhelm Steller qui le remplace. La construction, à Okhotsk, des bâtiments nécessaires prend beaucoup de temps mais le capitaine Spangberg prend la mer en 1738 avec l'*Archange Michel*, l'*Espérance* et le *Gabriel* pour aller reconnaître les Kouriles et Hokkaïdo et fixer précisément leur position par rapport au Kamtchatka. Destinés au transport de l'expédition de Behring, le *Saint-Pierre* et le *Saint-Paul* ne sont prêts qu'au printemps de 1740. Les deux navires lèvent l'ancre le 4 septembre, doublent la pointe du Kamtchatka et s'installent dans la baie d'Avatcha pour l'hivernage. C'est là que Behring ordonne la construction d'une église dédiée aux Apôtres Pierre et Paul et fonde ainsi le port de Petropavlovsk. L'expédition repart le 4 juin 1741, Behring commandant le *Saint-Pierre* et le lieutenant Tchirikov le *Saint-Paul*. Après avoir navigué au sud-est sans rencontrer aucune terre, les deux navires font route au nord-est mais sont séparés par

une tempête. Le 15 juillet, Tchirikov aborde la côte américaine à hauteur de l'actuelle Colombie britannique mais l'hostilité des indigènes le conduit à regagner dès le 11 octobre Petropavlovsk, après avoir perdu Delisle de la Croyère et vingt et un de ses soixante-dix hommes d'équipage. De son côté, Behring aperçoit le continent américain le 18 juillet, par 58°28' de latitude nord. Brouillards et tempêtes l'accompagnent ensuite tout au long des côtes méridionales de l'Alaska alors que son équipage souffre du scorbut. Behring y succombe lui-même le 8 décembre 1741. L'abondance du gibier et des vaches marines permet à ses hommes de supporter l'hivernage et, en mars 1742, les quarante-cinq survivants entreprennent de construire, avec les débris de leur vaisseau jeté à la côte dans la nuit du 28 novembre précédent, une grande chaloupe qu'ils chargent d'une importante quantité de fourrures et avec laquelle ils peuvent prendre la mer en août pour rallier Petropavlovsk, d'où ils regagnent Okhotsk l'année suivante.

La pénétration russe dans le Pacifique nord et la Compagnie américaine

Malgré son issue tragique, la deuxième expédition de Behring a révélé la richesse en fourrures des terres découvertes. Dès 1743, des expéditions de fortune, commanditées par des marchands sibériens, convergent vers les îles du Commandeur et, en 1746, soixante-dix-sept navires quittent ainsi Petropavlovsk. La pénétration russe dans le Pacifique nord – l'une des pages les plus noires de l'expansion européenne – n'est ensuite qu'un long cortège de pillages, d'exterminations collectives et de combats sanglants qui va pratiquement aboutir au génocide des populations aléoutes auxquelles se heurtent les promychlienniki, les « pionniers », au cours de leur progression vers l'est. La raréfaction des loutres de mer, trop vite décimées, oblige les chasseurs à pousser chaque année plus loin, d'île en île, à la recherche de nouveaux terrains de chasse. Entre 1745 et 1760, les îles d'Attu, Atka, Andreanov et Unalaska sont successivement visitées et déclarées terres impériales. En 1761, Betchevine touche la pointe extrême de la péninsule d'Alaska. En 1763 Glotov atteint Kodiak et, en 1764, l'expédition de Krenitzine et Lievachev, mise sur pied sur ordre de Catherine II, réalise un relevé précis de l'ensemble de l'archipel des Aléoutiennes. L'intérêt du pouvoir impérial n'est pas orienté cependant en priorité vers ces régions. La mise en valeur de la Sibérie et l'expansion en direction du bassin de l'Amour apparaissent autrement importantes que ces archipels hostiles abandonnés aux chasseurs de fourrures.

Ce sont les trafiquants de cette précieuse ressource qui sont à l'origine des progrès russes dans le nord-est du Pacifique et c'est un marchand ukrainien, Grigori Chelekhov qui crée à Okhotsk, en 1782, la Compagnie américaine. Il est en effet devenu nécessaire d'organiser la chasse et l'écoulement de son produit car les Russes doivent désormais compter avec la concurrence anglaise sur le marché chinois où les fourrures du Canada arrivent jusqu'à Canton après avoir été transportées depuis l'Amérique du nord-est par le cap de Bonne Espérance. En 1784, la Compagnie américaine s'établit de manière permanente dans la grande île de Kodiak, au large des côtes méridionales de l'Alaska où des relations sont nouées avec les indigènes. Le peu d'intérêt suscité par l'entreprise à la cour de Saint-Pétersbourg compromet cependant ses progrès et il faut attendre 1790 pour que les choses évoluent dans un sens plus favorable. Négociant et aventurier, Alexandre Baranov, qui prend alors la direction du modeste comptoir de Kodiak, va créer au cours des trente années suivantes un véritable empire de vingt-quatre comptoirs permanents dispersés du Kamtchatka à la Californie. Dès 1792, il découvre de nouveaux terrains de chasse à l'est de Kodiak et place sous la protection impériale de nouvelles tribus indiennes. Il longe vers le sud-est les côtes pacifiques de l'Alaska et du Canada et fonde en 1799 le nouveau fort de Sitka (ou Novo Arkhangelsk) qui devient bientôt le comptoir le plus important de la Compagnie. Rien n'est cependant acquis et, en juin 1802, les Indiens Koloche attaquent Sitka et massacrent sa population ; il faudra attendre deux ans pour voir le fort reconstruit.

La Russie d'Amérique, de l'Alaska à la Californie

Entre-temps, de grandes nouvelles sont parvenues à Baranov. Une lettre patente du tsar Paul Ier l'a nommé gouverneur des Kouriles, des Aléoutiennes et des territoires américains s'étendant au nord du 55e parallèle et un organisme semi-officiel, la Compagnie russo-américaine, regroupant tous

les négociants de Sibérie orientale et détenant le monopole de la traite des fourrures dans le Pacifique a été créé... Cette nouvelle attitude du pouvoir politique était le résultat des interventions du gendre de Chelekhov, Nicolas Rezanov, devenu après l'assassinat de Paul Ier en mars 1801, le conseiller privé du nouveau tsar Alexandre Ier, et bien décidé à veiller sur les destinées de la « Russie d'Amérique ». En 1802, Baranov est anobli et reçoit l'ordre d'avancer au sud le plus loin qu'il est possible de le faire, de manière à contraindre le gouvernement britannique à un règlement avantageux de la question des frontières russo-canadiennes. Par l'ampleur de ses vues, Rezanov apparaît donc, après Chelekhov et Baranov, comme le troisième artisan de la présence russe dans le Pacifique. À ses yeux l'œuvre entamée sous Pierre le Grand doit être couronnée par l'ouverture au commerce russe du mystérieux Japon et c'est en qualité d'ambassadeur extraordinaire du tsar à la cour du Tenno, l'empereur du Japon qu'il participe à la grande expédition de Krusenstern autour du monde (1803-1805). Ce voyage sera un échec au moins sur un point, car le Japon des shoguns Tokugawa demeurera fermé à l'influence étrangère. Déçu par l'attitude des Japonais décidément rétifs à tout contact avec l'extérieur, il inspecte les établissements de la Compagnie en Alaska et en Californie et revient convaincu qu'il est possible de faire du Pacifique un « lac russe ». Il recommande même à Baranov d'annexer les îles Sandwich (l'archipel des Hawaï) et de créer le plus grand nombre possible de colonies le long de la côte ouest de l'Amérique du Nord. Rezanov meurt prématurément près de Krasnoïarsk au cours de l'hiver 1807, à l'âge de quarante-deux ans, pendant son long retour à travers la Sibérie. Son ambitieux projet ne se réalisera pas et le Fort Ross fondé en août 1812 par Kouskov sur la côte californienne au nord de San Francisco sera finalement abandonné en 1841.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg, qui redoutait les complications avec l'Angleterre désavouera en 1817 les tentatives effectuées par le docteur Schaeffer, un Allemand au service de Baranov, pour établir un protectorat russe sur les îles Sandwich (Hawaï). Le projet conçu par Rezanov et Baranov était pourtant séduisant et avait initialement rencontré l'approbation tacite d'Alexandre Ier. En occupant l'archipel des Hawaï, les Russes contrôlèrent la route commerciale la plus importante entre l'Asie et l'Amérique et s'assurèrent un centre de ravitaillement très utile pour leurs postes d'Alaska et de la côte américaine. Hawaï pouvait également devenir une base commerciale et militaire précieuse pour favoriser la conquête des marchés asiatiques et le développement de l'influence politique des tsars dans l'ensemble du Pacifique. Schaeffer voyait même plus loin quand il écrivait, dans un rapport destiné au tsar « Afin de maintenir l'équilibre des puissances en Asie, il faut que la Russie occupe les îles Sandwich. En ayant pris possession, elle pourra offrir son amitié à la Chine, au Japon, aux colonies américaines qui auront été libérées de la domination espagnole et sa protection aux îles Philippines et à d'autres îles... » On imagine les conséquences qu'aurait entraînées, s'il avait été écouté, une installation permanente des Russes au beau milieu du Pacifique Nord.

Aucune suite ne sera non plus donnée, dans les années 1820-1830, aux projets d'annexion de l'Oregon et de la Californie lancés par Krusenstern, Golovnine, Zavalichine et Wrangel. En fait, c'est vers le nord que la Compagnie russo-américaine oriente désormais tous ses efforts. Ses agents pénètrent profondément à l'intérieur de l'Alaska et, en 1841, Glazonov et Zagoskine reconnaissent le bassin du Yukon mais l'extermination des loutres de mer et le déclin de la traite des fourrures limitent les avantages que la région présente pour les Russes, son intérêt purement stratégique n'apparaissant nullement à l'époque. La charte de la Compagnie russo-américaine ne sera pas renouvelée et, en 1867, le gouvernement de Washington pourra acquérir cet immense territoire, grand comme trois fois la France, pour sept millions deux cent mille dollars.

Échecs face au Japon et à la Chine

Cet abandon était d'autant plus surprenant que les premières décennies du XIXe siècle avaient vu la Russie manifester, bien au-delà de l'Alaska, des Aléoutiennes et de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, de grandes ambitions dans l'océan Pacifique. C'est alors, sous le règne d'Alexandre Ier, que Krusenstern et Lisianski (de 1803 à 1806) puis Golovnine et Ricord (de 1807 à 1813) entreprennent, dans la tradition de Cook, de Bougainville et de La Pérouse, de grands

voyages de circumnavigation du globe. Familier de l'océan Indien et des ports chinois, Adam Johann von Krusenstern a pu mesurer le dynamisme du commerce maritime britannique. C'est ainsi qu'il s'est progressivement convaincu de la nécessité de relier Saint-Petersbourg aux colonies russes du Pacifique nord par le cap Horn ou, du moins, de procéder à une réorganisation complète du commerce des fourrures entre l'Alaska et l'Extrême-Orient. Devenu l'un des plus brillants officiers de la marine du tsar, Krusenstern propose, dans un mémoire remis au ministre du Commerce de Paul Ier une série de mesures propres à améliorer la rentabilité des colonies russes du Pacifique nord. Il préconise notamment la création d'une flotte moderne, commandée par des officiers expérimentés et instruits, dotée de cartes à jour et des plus récents instruments de navigation. Ce qui permettrait aux voiliers russes de ravitailler ainsi de manière régulière les comptoirs-fortins de la Russie d'Amérique. Krusenstern suggère également d'ouvrir les marchés extrême-orientaux au commerce russe par des voies plus directes que les longues expéditions terrestres à travers la Sibérie et la Mongolie et envisage de promouvoir le développement d'un commerce triangulaire maritime entre Okhotsk, Sitka et Canton. Après l'avènement d'Alexandre Ier, l'officier voit ses propositions rencontrer l'écho qu'il espérait. En 1802, les ministres de la Marine et du Commerce, Nordvinov et Romanov, lui demandent d'entreprendre un voyage autour du monde au cours duquel il devra visiter les établissements russes du Kamtchatka et conduire au Japon Nicolas Rezanov dont les vues étaient très proches des siennes. Jusque-là, une seule expédition russe ramenant des naufragés japonais avait été admise en octobre 1792 à Hokkaido mais n'avait pas été reçue à la cour shogunale d'Edo. Au début du XIXe siècle les Russes ne pouvaient donc communiquer avec les Japonais que par le biais du comptoir hollandais dont l'installation avait été tolérée dans l'îlot de Deshima, en face de Nagasaki. Après avoir acheté à Londres les deux navires de l'expédition – la *Néva* placée sous les ordres du capitaine Lisianski et la *Nadiejda* (*L'Espérance*) placée sous son propre commandement – Krusenstern quitte Cronstadt le 7 août 1803. Après des escales à Copenhague et à Santa Cruz de Ténériffe, l'expédition franchit l'Équateur – ce sont les premiers navires battant pavillon russe à le faire – et poursuit sa route dans l'Atlantique sud pour doubler le cap de Bonne Espérance. Après avoir traversé l'océan Indien et gagné les eaux du Pacifique, l'expédition fait escale aux Marquises pour rallier ensuite les îles Hawaï, atteintes en juin 1804. Le 15 juillet, la *Nadiejda* entre dans le port de Petropavlovsk alors que la *Néva* fait route vers Sitka détruite par les Indiens Koloche deux ans plus tôt. Après avoir affronté une violente tempête au large des Kouriles, le navire gagne Kyu Shu et entre le 8 octobre en rade de Nagasaki. Après six mois d'attente, Rezanov se heurte à un refus ferme du shogun à propos de l'établissement de relations commerciales entre les deux pays. Krusenstern remonte ensuite vers le nord en reconnaissant les côtes de Hokkaido et de Sakhaline, qu'il croit à tort rattachée au continent et où les Russes peuvent observer les autochtones Aïnous. À la fin de 1805, les deux navires de l'expédition se retrouvent à Macao pour y échanger une cargaison de fourrures d'Alaska contre des produits chinois mais l'accueil des Chinois est aussi glacial que celui des Japonais et, le 9 février 1806, l'expédition repart pour l'Europe, par le détroit de la Sonde, Le Cap et Sainte-Hélène. Un deuxième voyage de circumnavigation russe, réalisé par Vassili Golovnine aurait pu mal se terminer dans la mesure où le chef de l'expédition est arrêté par les Japonais dans les Kouriles du Sud et détenu pendant deux ans avant de réaliser, en 1818, un troisième voyage russe autour du monde, à bord de la corvette *Kamtchatka*.

Les expéditions russes et le « passage du nord-ouest »

Au lendemain des guerres napoléoniennes, le prestige dont dispose Alexandre Ier l'encourage à affirmer sur mer les ambitions et la volonté de puissance de l'Empire russe et c'est à l'autre bout du monde qu'il envoie Fabian Gottlieb Bellingshausen, un ancien de l'expédition de Krusenstern qui, avec deux navires, le *Vostok* et le *Mirnyy*, réalise en 1819-1821 l'un des premiers voyages de circumnavigation de l'Antarctique. Il découvre à cette occasion sur la côte occidentale du continent glacé l'île Pierre Ier et aperçoit une côte dénommée Terre Alexandre Ier, qui est en fait une île. Il réalise également un relevé des îles Sandwich du Sud et témoigne ainsi de la volonté des Russes d'être alors présents sur toutes les mers du globe. C'est la même préoccupation qui anime Otto von Kotzebue, un officier d'origine allemande né en Estonie qui a fait carrière dans la

marine du tsar et qui a servi à bord de la *Néva* durant le voyage de Krusenstern. La mission confiée au commandant du *Rurik* apparaît particulièrement ambitieuse. Il doit découvrir et reconnaître les archipels du Pacifique, notamment ceux de Micronésie, explorer la côte américaine du détroit de Behring et tenter de trouver un passage vers la mer de Baffin et la côte occidentale du Groenland, c'est-à-dire le fameux passage du nord-ouest qui pourrait permettre de relier plus directement que par les routes du Cap ou du Horn les ports russes du Kamtchatka et de l'Alaska à ceux de la Baltique. Parti de Cronstadt à l'été de 1815, le *Rurik* franchit le cap Horn et fait escale au Chili avant de parcourir la Polynésie, d'atteindre les îles Marshall et de faire voile vers le Kamtchatka où il arrive en juin 1816. Reparti un mois plus tard, il file vers le détroit de Behring mais s'enfoncé en vain dans une baie que son capitaine a prise pour un passage. Il redescend ensuite, par Saint Laurent et Unalaska, le long des côtes américaines. Le 1er octobre, le navire arrive à San Francisco où Kotzebue est bien accueilli par les autorités espagnoles puis il met ensuite le cap sur les Sandwich du Nord (Hawaï) où les Russes peuvent juger, dans la baie de Karakakoa, de l'hostilité persistante des indigènes qui ont chassé Schaeffer quelques années plus tôt. Après être repassés aux Marshall, les Russes reprennent la route du nord en direction d'Unalaska puis font une nouvelle tentative vers le détroit de Behring mais doivent rebrousser chemin en raison de la débâcle des glaces. L'expédition repart par les Mariannes, les Philippines, Sumatra, Le Cap, Sainte-Hélène, Portsmouth et rejoint finalement Cronstadt le 31 juillet 1818. Reparti pour un nouveau voyage (1823-1826), Kotzebue sillonne encore le Pacifique nord et c'est le capitaine Fiodor Lütke qui prend le relais de 1826 à 1829, à bord du *Seniavine*. Ces diverses expéditions russes témoignent de l'intérêt porté alors par les souverains de Saint-Pétersbourg à la présence russe dans le Pacifique et l'on en est que plus surpris de la rapidité avec laquelle l'empire des tsars semble abandonner ensuite ses ambitions dans ces régions.

Les limites de l'expansion russe face aux Anglais et aux Américains

La fondation de Fort Ross au nord de San Francisco avait marqué en réalité l'apogée, en 1812, de l'expansion russe dans le Pacifique. Au cours des années suivantes, la progression des chasseurs et des trappeurs russes dans la vallée du Sacramento commence à inquiéter les autorités espagnoles et, en 1816, la goélette *Ilmen* est saisie et le capitaine Tarakanov retenu prisonnier à Santa Barbara. À cette époque, le drapeau russe flotte sur sept mille kilomètres de côtes américaines de l'océan Pacifique, depuis Nome sur le détroit de Behring jusqu'à Fort Ross – dans la baie de Bodega, au nord de San Francisco – et Sitka (Novo Arkhangelsk) fait figure de « capitale » de l'Amérique russe baptisée un temps – sur le modèle de la Nouvelle Angleterre et de la Nouvelle France – « Nouvelle Russie ». En 1818, Baranov remet la direction de la Compagnie russo-américaine au capitaine Hagemeister et s'embarque pour l'Europe mais meurt sur le chemin du retour, après l'escale aux Indes néerlandaises.

Alexandre Ier réaffirme peu après, en promulguant l'ukase du 16 septembre 1821, les droits de la Russie en cette région du monde. Il décrète en effet que « seuls les sujets russes peuvent commercer, chasser et pêcher le long des îles du Pacifique nord et de la côte américaine s'étendant depuis l'Arctique jusqu'à l'extrémité nord de l'île de Vancouver. Il est en conséquence interdit à tout bâtiment étranger de s'approcher à moins de cent milles de ces côtes, sauf autorisation spéciale ou cas de force majeure qui devra être prouvé... » Et le tsar renouvelle huit jours plus tard les privilèges de la Compagnie : «...La Compagnie russe d'Amérique, établie sous notre protection et jouissant des privilèges que nous lui avons accordés en 1799 a répondu parfaitement à notre attente en étendant les progrès de la navigation, en faisant progresser le commerce de l'empire pour le bien-être général et en procurant des avantages considérables aux intéressés. En considération de ces services et désirant qu'ils aient une existence permanente, nous renouvelons pour vingt ans les privilèges que nous lui avons accordés... »

Cette affirmation des prétentions russes conduit naturellement à des négociations avec les autres puissances intéressées. De même que l'Angleterre et l'Espagne s'étaient entendues par l'accord du 26 octobre 1790 pour laisser les mains libres aux sujets de Sa Gracieuse Majesté au nord du détroit de Juan de Fuca, les Américains – présents sur la côte Pacifique depuis que Lewis et Clark

l'ont atteinte en novembre 1805 après avoir réalisé la première traversée du continent – signent avec les Russes la convention de 1824 reconnaissant la liberté réciproque de la pêche et du commerce sur la côte américaine « en dehors des établissements des deux nations ». En février 1825, ce sont les Anglais qui, par la convention de Saint-Pétersbourg, reconnaissent les frontières de la Nouvelle Russie américaine, c'est-à-dire celles de l'Alaska et du territoire canadien du Yukon, fixées sur le méridien de 141° de longitude ouest. En 1823, le Mexique proclame son indépendance et offre la Haute Californie à la Russie, en échange de sa reconnaissance comme État indépendant par cette puissance européenne majeure. Alexandre Ier est favorable à ce projet mais son successeur, Nicolas Ier, attaché aux principes de la Sainte Alliance, répugne à reconnaître un État né d'un soulèvement contre son monarque légitime et l'affaire demeure sans suite. En 1841, le colonel suisse Sutter, installé depuis trois ans dans le nord de la Californie, rachète Fort Ross aux Russes pour 30 000 dollars. Les dirigeants de la compagnie russe considèrent en effet que cet établissement est trop éloigné et pensent pouvoir compenser sa perte en trafiquant avec les nouveaux comptoirs anglais de la région de Vancouver. En 1848, la guerre déclenchée deux ans plus tôt par les États-Unis contre le Mexique aboutit à la conquête de la Californie alors qu'Américains et Anglais se sont entendus, dès 1846, en signant le traité qui reconnaît « l'influence » américaine sur la Californie, l'Oregon, le bassin de la Columbia et le Puget Sound, Vancouver demeurant possession britannique. Trois grandes puissances se partagent donc la région au milieu du XIXe siècle mais la rentabilité des établissements russes devient rapidement problématique.

L'abandon de l'Amérique russe

L'éloignement, la raréfaction des animaux à fourrure, les frais d'exploitation grandissants compromettent l'avenir d'autant que les autorités russes donnent toujours la priorité à la Sibérie et à la poussée en direction du bassin de l'Amour. À bord du *Baïkal*, le lieutenant Nevelskoï a démontré en 1848 le caractère insulaire de Sakhaline – annexée en septembre 1853 – et reconnu le delta de l'Amour où il a fondé le poste de Petroskoïé. En 1854-1855, la guerre de Crimée qui oppose la Russie à l'Angleterre et à la France rencontre un lointain écho dans la zone du Pacifique où les forces navales franco-anglaises rassemblées aux Marquises puis à Honolulu essuient un échec quand elles viennent attaquer Petropavlovsk en septembre 1854 et quand elles se présentent de nouveau devant le port en mai 1855, pour constater qu'il a été évacué en avril par les bâtiments russes, repliés sur la Manche de Tartarie. Rien n'est tenté sur l'autre rive du Pacifique contre Novo Arkhangelsk (Sitka) qui ne constitue pas un objectif militaire. Cet épisode révèle en tout cas l'extrême fragilité des établissements russes de la côte américaine en cas de conflit avec les deux plus grandes puissances navales de l'époque. Confrontés en 1864 à la présence de trappeurs anglais au confluent du Yukon et de la Tanana, en plein cœur de leur Alaska, les Russes ne cherchent pas à envenimer l'incident. Pour eux, la priorité est désormais – et ce fut pratiquement toujours le cas – sur l'autre rive du Pacifique où, en 1860, le gouvernement chinois a dû leur céder la Province Maritime étendue entre le cours inférieur de l'Amour et celui de l'Oussouri et au sud de laquelle les officiers du tsar ont immédiatement entrepris l'installation du port militaire de Vladivostok dont le nom, « Domination de l'Orient », constitue en lui-même tout un programme. L'incident alaskien se conclut donc avec le versement d'une indemnité à la compagnie russe, en échange du droit pour les Anglais de continuer à trafiquer avec les tribus du Haut Yukon et de la Porcupine que ne peuvent atteindre facilement les agents russes. Malgré les propos tenus par Nicolas Ier à Nevelskoï – selon lesquels le drapeau russe ne devait jamais être amené là où il avait flotté – Alexandre II considère que la rentabilité de l'Amérique russe est devenue insuffisante mais s'il se résigne à abandonner l'Alaska, le tsar n'entend pas pour autant laisser s'installer, face à la Sibérie orientale, les grandes puissances européennes et « coloniales » que sont l'Angleterre ou la France. La première a disputé aux Russes la côte à fjords qui s'étend au sud du mont Saint Elias et la seconde s'est associée à elle lors de la guerre de Crimée, marquée par l'offensive lancée contre Petropavlovsk. C'est donc vers le pays apparemment le moins « dangereux », c'est-à-dire les États-Unis d'Amérique, que vont se tourner les autorités russes.

C'est en effet le baron Stoeckl, ambassadeur du tsar à Washington qui, en 1867, vient offrir

l'Alaska à la jeune république nord-américaine. Les « arpents de neige » de l'Alaska n'intéressent guère au début ses interlocuteurs – il n'est question, à l'époque, ni de l'or du Klondyke ni du pétrole de la mer de Beaufort et la presse dénonce ce projet d'achat de l'Icebergia ou de la Walrussia, le pays des morses. Cependant le secrétaire d'État William H. Seward est convaincu que l'affaire est intéressante – on songe alors surtout aux ressources des pêcheries – et finit par obtenir un vote favorable du Congrès. Position trop avancée et difficile à défendre, l'Amérique russe est finalement abandonnée par un empire qui privilégie sa dimension continentale eurasiatique et ses projets d'expansion en direction de la Mandchourie, de la Corée et de la Chine mais l'échec subi contre le Japon lors de la guerre de 1904-1905 conduit à se demander s'il n'eût pas été plus sage pour la Russie, sur le long terme, de suivre les conseils de Rezanov et de Krusenstern et de privilégier l'expansion maritime dans le Pacifique à un moment où, au cours du premier tiers du XIXe siècle, les États-Unis, dont personne ne prévoyait alors – à l'exception de Tocqueville quelques années plus tard – la prodigieuse montée en puissance, n'y étaient encore guère présents.

Philippe Conrad

Septembre 2003

Copyright Clio 2011 - Tous droits réservés

Bibliographie



Les Russes en Amérique
Amiral Lepotier
Librairie Arthème Fayard, Paris, 1958



Histoire de la Russie d'Amérique et d'Alaska
Michel Poniatowski
Horizon de France, Paris, 1958



Russian Expansion on the Pacific, 1641-1850
F.A. Golder
Paragon Book, New York, 1971



La Conquête de la Sibérie du IXe au XIXe siècle
Youri Semionov
Payot, Paris, 1938